

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a essayé d'obtenir la meilleure copie originale. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

LE FANTASQUE,

JOURNAL RÉDIGÉ PAR UN FLÂNEUR, IMPRIMÉ EN AMATEUR POUR CEUX QUI VOUDRAIENT L'ACHIETER.

[Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.]

VOL. I. N^o. 11.

QUEBEC, 1 OCTOBRE 1837.

Prix : Quatre Sous !!!

POÉSIE.

A UN VOYAGEUR.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en [ages]

Au sortir du berceau,
De tous les Océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie,
Partout où vous meniez votre inconsante envie,
Jouant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins [sage],

Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;
Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison !

Vous êtes fatigué, tant vous avez vu d'hommes !
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses pro- [fondes],
Des enfants dans vos mains tenant les têtes [blondes],

Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère !
Où donc ton père ? où donc ton fils ? où donc [la mère] ?

— Ils voyagent aussi !

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune ;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux !
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes ;
On le fait à pas lents parmi des faces mortes,
Et nous le ferons tous !

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses nations, tous trois, l'un après l'autre
Ils ont pris leur essor.
Hélas ! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces idées que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor !

Je les ai vu partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanche [larmes]

Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une [femme]
Mais le cercueil fermé, mon ame a vu leur ame
Ouvrir deux ailes d'or.

Je les ai vus partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus [fidèles]

Et des cieux moelleux.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-é la suivit, puis mon père,
Fier vétéran âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.

Maintenant ils sont là, tous trois dorment dans [l'ombre],
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre
Et vont où nous irons !

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons là-haut tous deux sur la colline
Où gisent nos aïeux.

Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
Laquelle dort le mieux ?

Venez ; mettez tous deux, et couchés contre [terre]

Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de [l'homme],
Sourdre confusément dans leur sépulcre, com- [me]

Le grain dans le sillon !

Combien vivent joyeux qui devraient, [sœurs]
Faire un pleur éternel de quelques ombres [chères] !

Pouvoir des ans vainqueurs !
Les morts durent bien peu ; laissons-les sous [la pierre] !
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on [oublie],

Des plus chers, des plus beaux !
Qui peut savoir combien toute douleur s'é- [mousse],
Et combien sur la terre au jour d'herbe qui [pousse]

Efface du tombeau ?

MÉLANGES.

LE TEMPS DE WALLACE, CONTE TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Il y avait en Ecosse un gentilhomme riche, bien fait et qui vivait fort à l'aise dans ses terres, en ne dépensant que les deux tiers de son revenu. Un soir, en remuant les charbons embrasés dans son foyer, il disait, à sa femme, jeune Ecossaïse, aux yeux bleus et au teint plus blanc que la neige : " Dans quel misérable temps nous vivons, milady ! que ne sommes-nous au temps Wallace ? alors un noble Ecossois n'avait besoin que de son épée et de son cheval de bataille pour faire son chemin et devenir un des premiers du royaume ; il n'y avait point de commerce et c'était le bon temps . . . Mais, ma chère amie, donnez-moi donc me moucher dans cette toile de Glasgow ; donnez-moi un de ceux que notre ami le nabob de Willis nous a apportés dans son

dernier voyage. — Au temps de Wallace, milady, la Clyde, le Tycedy, et toutes nos rivières enfin, n'étaient pas hérissées, sur leurs bords, de maisons, de douaniers, de marchandises ; elles n'étaient pas couvertes de bateaux de toute espèce ; quand on voyageait, on allait à cheval, l'animal savait bien trouver un gué pour passer la rivière, et nos montagnards la passaient à la nage . . . Demain, milady, vous irez voir votre père à Edimbourg ; j'ai retenu une place pour vous dans le bateau à vapeur qui passe à midi sous vos fenêtres, et à trois heures vous serez rendu sans plus d'embaras ni de fatigue que si vous n'étiez pas sortie de votre chambre. — Oui, milady, du temps Wallace, nous n'étions pas envahis par cette nuée d'étrangers qui peuplent aujourd'hui l'Ecosse, et qui y ont apporté leur luxe et leurs denrées ; on buvait de l'ale, on mangeait de la venaison et on ne s'en portait que mieux pour chasser la grosse bête et pour faire la guerre aux clans ennemis . . . Voulez-vous demander du thé, milady, et des sucreries de France ? O Pheureux temps que le temps d'autrefois ! Il n'y avait que les juifs qui sussent lire, et il n'y avait que les gentilshommes serviteurs du roi qui s'occupassent de politique . . . Je vous annonce, milady, qu'on parle dans le Times de mes souscriptions patriotiques et qu'on dit que le ministère va changer. — Autrefois, milady, du temps de Wallace, l'imagination elle-même était vivement excitée : tous les châteaux avaient leurs fées, toutes les grottes avaient leur démon, et toutes les familles avaient leur tombeau, d'où sortait, dans les grandes maisons, une grande ombre pour secourir ou pour venger . . . Vous savez, milady, que j'ai chassé John ; oui, le diable faisait à notre petit Dick des histoires de revenans, et des comtes de Robin Hood. — C'était dans le temps de Wallace, milady, qu'il fallait voir les femmes de l'Ecosse ; elles étaient les plus belles du monde ; et, quand on les aimait, hé bien ! on les enlevait ; la beauté craintive montait sur le coursier, on la cachait sous le plaid du montagnard, et on se retirait dans son clan avec sa conquête ; après arrivait ce qui plaisait à Dieu . . . Mais, que vois-je, milady, sous votre robe de soie, une lettre ! vous rougissez, et je veux savoir . . . Comment, une déclaration . . . un rendez-vous . . . Perfide ! Mais le téméraire me paiera cher son audace ; je vais lui

LE FANTASQUE

faire un procès en *criminal conversation*. Je vais lui coûter assez de livres sterling pour faire bâtir une aile de plus à mon château... Oh! l'heureux temps que le tems de Wallace!!!

RECREATION DE PRINCE...

Il y a peu de gens qui sachent ce que c'était que Comus. Je ne veux pas parler du dieu de la cuisine; il s'agit d'un simple mortel. Mais vous connaissez M. Comte, prestidigitateur s'il en fut partner dont je ne voudrais pas à une table d'écarté, si je ne le savais honnête homme; car il s'entend avec les cartes presque aussi bien que Paganini avec son violon. Comus vivait avant la révolution. Il était honnête homme aussi, peut-être; mais alors il y avait des princes qui ne l'étaient pas toujours, au jeu s'entend. Mon héros était habile comme M. Comte.

Un homme de mérite, admis à la cour, quoiqu'il ne fût pas né, fit un jour la partie d'un prince du sang. A quel jeu? je n'en sais rien. Ce que dit l'histoire, c'est que le vilain ne voulut pas se laisser tricher. Il eut même assez peu d'usage pour gagner. Le prince en rit mais il invita son partner à recommencer le lendemain. Et le lendemain il fit venir Comus. Faquin, lui dit-il, ou à peu près, je vais t'habiller en comte danois; tu viendras au jeu du roi, je te charge de ruiner jusqu'au dernier sous un mal appris qui m'a gagné hier.

- Alors, monseigneur, je craindrais...
- Tu m'entends!
- Chez le roi, monseigneur!
- N'admire ce scrupule!
- Si c'est un grand seigneur, il sera peut-être plus habile que moi.
- Drôle! c'est un honnête homme.
- Alors, ce sera le voler,
- Ah ça! que de cérémonies!
- Du moment que c'est l'intention de votre Altesse...

Et le soir Comus, tout chamarré de cordons et d'ordres étrangers, gagnait, gagnait le malheureux roturier; celui-ci s'acharnait, il était irascible, la colère s'en mêla, ce fut bientôt du délire, il joua tout ce qu'il possédait, il eût risqué jusqu'à son nom. Le prince riait comme un fou. C'était une délicieuse vengeance. Enfin, le joueur, ruiné, quitte la place; son désespoir se lit dans tous ses traits, dans tous ses gestes. Il sort; le prince a lu dans ses regards une résolution funeste. Il le suit, arrache un aveu terrible; puis il s'empresse de dévoiler sa ruse, il nomme ce fripon de Comus. "Rassurez-vous, dit-il, vous n'avez rien perdu." Le malheureux avait vu avec horreur la perte de sa fortune, la ruine de son honneur; il n'avait pu supporter l'idée d'y survivre, il avait résolu de mourir. Mais quelle mort! Un instant il vit tout réparé, ses engagements remplis, sa famille arrachée soudain à

la misère: il n'y put résister, il mourut de joie.

"Allons donc, disait le prince qui ne le croyait qu'évanoui, c'est une plaisanterie... Ah! j'en rirai long-tems!..."

Cela se passait au commencement du règne de Louis XVI.

Une scène à la Commission des Récompenses Nationales-

C'est bien ici la Commission?—Oui, ma brave femme. Que désirez-vous?—J viens pour la pension.—Quelle pension?—Et bien, la pension des victimes des trois immortelles journées.—Vous avez donc perdu quelqu'un de votre famille... Peut-être votre mari?...—Oh! il y a onze ans et demi que j'ai suis veuve.—Alors, votre fils!—Juste. C'est mon garçon que j'ai perdu.—Et quel jour?—J vous dis qu'il a été victime des trois immortelles journées... Les journées des 27, 28 et 29 juillet.—J'entends bien. Mais quel jour l'avez-vous perdu?—Etes-vous donc entêté... sauf le respect que je vous dois, puisque j vous dis que c'est dans les trois immortelles journées des 27, 28 et 29 juillet!—Alors, je vois qu'il faut que je m'y prenne autrement pour, me faire comprendre. Qu'a fait votre fils le 27 juillet?—Le 27 juillet... il a déjeuné, il est allé se promener toute la journée, et il n'est rentré qu pour se coucher.—Alors, ce n'est donc pas le 27 juillet. Et le 28?—Le 28, il a déjeuné de bonne heure, et il est sorti en disant qu'il allait aller voir c'qu'on faisait du côté de la Grève.—Le pauvre garçon se sera tuit tuer par là.—Oh non, car il est rentré souper.—Et après souper est-il sorti?—Non. Après souper, il s'est couché.—Et le 29?—Le 29... Ah! il faut vous dire que le 28, quand il a été couché, j'y ai caché son pantalon pour l'empêcher de sortir l'endemain.—Alors il n'est donc pas sorti le 29?—Pardon, il est sorti tout d'même.—Sans pantalon?—Allons donc, ce garçon ne serait pas sorti tout nu... Au fait, j'sais pas où il en a pris un de pantalon; mais quand il est rentré à deux heures, il était convert com d'habitude.—Ah! il est rentré à deux heures! qu'a-t-il fait ensuite?—Il a mangé la soupe, et il est parti en disant qu'il allait combattre pour la liberté.—Ensuite?—Ensuite, j'ai plus revu da tout.—C'est donc le 29 au soir, que vous l'avez perdu.—Juste.—Et vous n'avez pas d'autres renseignements, des certificats, des témoins?—Non.—Cependant votre déclaration ne suffit pas.—Comment, elle ne suffit pas! ah! j'aurais perdu mon fils dans les trois immortelles journées des 27, 28 et 29 juillet, et j'n'aurais pas d'pension! ah, on m'chicane!—Calmez-vous, ma brave femme, on vous rendra justice; mais il faut donner des preuves, car enfin ne pourrait-il pas se faire que votre fils, au

lieu de se faire tuer pour la liberté, ait tout bonnement quitté Paris?—Quitté Paris! Oh, pour ça non. Bien sûr qu'il n'a pas quitté Paris... Même qu'on l'a rencontré le dimanche d'après aux Tuileries, où c'qu'il a dit à notre voisin, qu'il n'voulait plus rentrer.—Et bien, alors, il n'est donc pas mort?—J vous dis pas qu'il soit mort, mais j'ai perdu tout d'même.

LE FANTASQUE.

QUEBEC, OCTOBRE ? 1837.

LE CONSEIL EXECUTIF.—Chacun donne son opinion bonne ou mauvaise sur les additions récemment faites à ce corps par son Excellence; chacun vient mettre son veto, donner son avis et prédire un funeste avenir pour le pays en conséquence de ces nominations.—Et bien! moi aussi j'ai mon opinion... je vais vous la dire crûment, comme elle se présente à mon esprit.—Je dis qu'il faut que lord Gosford ait perdu toute mémoire et l peu d'esprit dont il était doué pour avoir commis d'aussi obuses erreurs en appliquant auprès de lui des personnes comme celles dont il vient de s'entourer. Si au lieu de nommer des hommes qui ont de nombreuses occupations et des intérêts privés à ménager, il nous eût appelés, moi et mon Nippeur-en-Chef; nous eussions généreusement sacrifié nos travaux au bien du pays pour ne nous occuper exclusivement que du soin de gouverner et l'on n'eût point pu dire que la crainte de nuire à nos intérêts, le désir de conserver nos propriétés nous auraient poussés à nous opposer au mouvement et à l'amélioration du pays.—Oh! alors on eût vu revivre les beaux jours de 1835-36! Le pétillant Champanne eût repris son joyeux cours; nous aurions appelé à notre aide les mets variés et succulents, les crêpes pures, suaves et légères, les gelées cristallines et pulpitantes; et les avenues du Château eussent été de nouveau encombrées des fidèles et loyaux sujets; les partis se fussent heurtés seulement au milieu des danses rapides; le verre du forj n'eût choqué que le verre ami du whig, les parquets eussent de nouveau gémi sous les pas doctoraux et compassés de L. M. Viger, des Girouard, de a Meilleur, l'éclat des lustres eût de nouveau pâli devant celui des visages héris et rubiconds des Berthelot, des Raymond, des C. Drolet, les tapisseries se fussent encore décorées de l'ombre des Morin, des Cardinal, des Simon, des Fortin, l'air eût de nouveau retenti de rires et des saillies des Blanchet, des Becserer, des Gazy, on y eût encore vu voltiger les Rodier, les D. B. Viger, les O'Callaghan, les O. Perrault, les Huot, les Caron, au lieu de cela on n'y entendrait désormais que les cris timides de la chausserie des humbles solliciteurs couverts par les cliquetis des sabres et le tintement des épérons.

Nous aurions commencé notre règne par l'interdiction de celui qui ne gouverne que par la haine, la zizanie, la terreur; nous eussions immédiatement distribué des emplois aux plus pressés et des promesses aux moins impatientes. Nous aurions nommé l'intègre O'Callaghan receveur-général, le vertueux et dévot O. Perrault ainsi que son aimable frère eussent été décorés des titres des long-tems enviés d'imprimeurs de la Couronne, le sévère Lafontaine de celui de Shérif, l'infatigable accusateur et procureur Gazy, Juger-en-Chef; nous eussions offert au brillant docteur Côte la charge d'agent des terres de la Couronne, au nommé Girod celle d'adjudant-général des milices, au modeste C. S. Cherrier celle de procureur-général.

LE FANTASQUE

ral; C. Hunter eût pu cumuler les emplois de sergent d'armes de la Chambre et de géomètre; C. Drolot ceux d'inspecteur des chemineés; et des marchés. Nous eussions vivement con- seillé à son Excellence d'implorer de R. S. M. Pottebouchu la faveur de vouloir bien pousser la condensation jusqu'à exercer près d'elle la charge d'aide-de-camp en service actif et per- manent, uniformé à la Murat manteau impérial, chapeau à plumes de coq [d'inde] et salure en conséquence. Nous au-tous donné à son ami Michael Connolly, le droit exclusif d'exercer sa double profession dans la citadelle de la Cap- itale et Mr. Chasseur eût été appointé conser- vateur de l'arsenal, persuadé qu'il n'eût ni ven- du ni livré les objets confiés à sa garde; l'hon. D. B. Viger eût maintenu la bibliothèque de la Chambre; et Mr. Morin secrétaire civil. Tous ces enfants prodigés fussent revenus, on eût tout autant de veaux gras.

Avec un pareil état de choses, il n'est plus d'opposition possible, jusqu'à ce qu'une nou- velle génération ait amené ses ambitieux, ses patriotes, ses affamés, ses insensés, ses Brut- us, ses Fabricius, ses Budard, ses Monticelot, ses Debartzch, ses Caron, ses Vallières sus Washington!

Ah lord Gosford vous ne savez pas l'art du gouverneur, venez à St. Roch et j'y vous l'en- seignerai car moi, j'ai la toute science; ne refusez pas une occasion, la dernière peut être de retourner sous les ailes d'une poule mouillée ses poussins effrayés ou traînés, renvoyez votre Conseil Exécutif, congéliez poliment votre Conseil Législatif mettez moi en leur place et tout ira bien car: "qui m'importera le monde quand j'en serai bien placé?" sinon craignez de vous attirer mon indignation et celle plus dan- gereuse encore de mon Nippeur en Chef.

Mr. Le Populaire va sur mûre brisées et c'est fort mal! qu'il garde sa politique, sa science, sa sagesse, mais qu'il me laisse à moi le ridi- cule, l'espéril, la plaisanterie; il aura encore as- sez lui, et moi, je n'aurai pas trop. Son nu- méro de Vendredi contient un article fort spi- rituel, fort joli, fort gai, en un mot, un article tout à fait fantasque qu'il m'a volé, sans avertir ses lecteurs d'où il l'a tiré: Il est vrai de dire que je ne l'ai pas encore publié, mais je déclare que c'est ma seule intention d'en écrire un presque semblable lorsque le sien me tomba sous la vue; les idées sont si rares que je ne lui pardonnerai jamais le vol de celle-là. Cet article est au sujet des annonces de *Le Libé- ral*: Le méchant *Populaire* a la cruauté de plaisan- ter le *Libéral* sur sa manière industrielle de se- créer des annonces en donnant avis des des- tinations de M.M. Lemaire, de Jos. Laurin, du Docteur Drolot, et des nominations de Mr. Du-nonthier, des membres du Comité de direc- tion, des demandes d'argent, des listes d'a- gens etc. Eh bien moi je dis que c'est infâme de plaisanter ainsi: et je dis de plus qu'il n'y a pas dans le pays de journal (le *Fantasque* excepté) qui mérite plus que le *Libéral* d'être encouragé sous ce rapport, car il est véritable- ment *libéral* en ce genre d'affaires. Ne me parlez point de vos grands et avarés journaux qui ne vous en donnent que bien juste pour votre argent. Vous les payez pour trois inser- tions et ils ne vous en accordent que juste trois, pas seulement la moitié d'une par dessus le marché; dans le *Libéral*, ce n'est pas cela: une fois pris dans ses colonnes il n'a, vous con- gédie pas, si brusquement et ce que je vous dis là n'avez point croire que c'est un men- songe: vous souvient-il d'un essai de prome- nade ou d'une promenade d'essai que fit le bateau à vapeur le *CHARLEVOIX* il y a quelques cinq ou six semaines? eh bien lisez aujourd'hui le *Libéral*. Les propriétaires du bateau à vapeur le *CHARLEVOIX* ont le plaisir d'infor- mer le public et leurs amis que leur VAIS-

SEAU sera prêt à faire un VOYAGE DE PLAISIR GRATIS Samedi prochain etc.— On dit que ce fut du plaisir GRATIS, mais c'est égal, le *Libéral* ne veut pas qu'on en per- de la mémoire et son numéro du 1er Janvier (s'il prolonge ses jours malades jusques là) annoncera encore pompeusement le VOYAGE DE PLAISIR GRATIS pour Samedi pro- chain. Il ne trompe au moins personne; c'est comme l'enseigne: ici demain l'on ruse pour rien.

Voici qui doit vous servir de LE- CON. Il y avait une fois... hum!... un jour un voyageur monta en diligence. C'était un jeune homme débutant dans le monde. Il vit autour de lui six com- pagnons de voyage; tous étaient très- âgés, et à cheveux gris ou blancs. Le plus jeune paraissait avoir vu au moins quatre-vingt hivers. Notre jeune hom- me, frappé de l'aspect heureux, doux et serein qui distinguait ses voisins résolut de découvrir le secret de leur longue vie, de leur santé et de l'art de trouver le bonheur au sein même de la vieillesse: il s'adressa à celui qui lui parut le plus âgé qui lui dit qu'il avait toujours mené une vie exemplaire, mangeant des lé- gumes et buvant de l'eau. Ceci épou- vanta d'abord notre jeune homme car il aimait assez les bonnes choses de ce monde. Il s'adressa au second qui l'é- tonna en disant qu'il avait toujours man- gé du roux et qu'il était régulièrement couché en état de sopor (c'est-à-dire, vulgairement, ivre) chaque soir, durant les soixante-dix dernières années, ajoutant que tout dépend de la régularité. Le troisième avait prolongé ses jours en ne cherchant ni n'acceptant jamais d'em- ploi; le quatrième en s'abstenant de toute controverse politique ou religieuse, et le cinquième en se couchant et se levant avec le soleil. Le sixième paraissait beaucoup plus jeune encore que les au- tres; ses cheveux étaient moins gris il en avait davantage, un sourire calme dé- notant la quiétude de sa conscience rayonnait sur sa figure, sa voix était saine et forte chacun fut surpris d'appren- dre qu'il était de dix ans le plus vieux des six. Comment, s'écria notre jeune voyageur, avez-vous ainsi conservé toute la fraîcheur de la jeunesse?—J'ai bu de l'eau, j'ai bu du vin—j'ai mangé de la viande et des légumes—j'ai rempli des charges publiques,—je me suis souvent querellé sur la politique,—j'ai publié même quelquefois des pamphlets tou- chant des questions théologiques,—je me suis couché à minuit, je me suis levé avant l'aurore et à midi... mais j'ai toujours payé d'avance l'abonnement de mon journal!

Le second mois d'abonnement au *Fan- tasque* se termine avec le présent numéro; le n'en dis pas davantage.

Mr. Etrot donna un bai il y a quelques jours, les domestiques du Château y étaient, dit-on,

Il n'y a plus de doute, le *Libéral* devient tout à fait fantasque, non point par ses articles déréglés contre l'Eglise, mais par la faiblesse qu'il déploie afin de dérouter la critique. Par exemple ce journal accuse l'éditeur du Cana- dien d'avoir triché ses lecteurs en leur disant: le *Libéral* de mercredi; sans dire le *Libéral* an- glais de mercredi! taudieu! c'est-il de la finesse, cela? Oh mais ce n'est rien encore. Il fait paraître son journal de mardi le mercredi et le date de Vendredi maintenant comment le critiquer je vous prie? si vous dites: le *Libé- ral* de mardi, vous mentez, si vous dites: le *Libé- ral* de mercredi, vous mentez, si vous dites: le *Libé- ral* de vendredi, vous mentez encore; vive le *Libé- ral*, pour être un journal industriel; quant à moi, je raffole du *Libé- ral*, je suis amoureux du *Libé- ral*, je me ferai mettre aux loges pour le *libé- ral*; on dit dans le monde que le *Libé- ral* va tomber! eh bien cher public, tremblez pour les jours du *Fantasque* lorsque son père nourricier, le *Libé- ral* terminera sa carrière... en un mot, une souscription est ouverte au bi- reau du *Fantasque* pour soutenir le *Libé- ral*, quoi!

Et puis, le *Libé- ral*, allez ce n'est pas rien, non content d'amuser le public en prose, le voilà qui vient le divertir en vers... et son dialogue de... mardi ou mercredi ou vendredi, est, on ne peut plus amusant; d'abord il y a une nouvelle rime que Richet et a négligé c'est

Chambre
avec
Semble.
On y voit de plus un drôle de vers:
Si la fortune me sautoit
Mr. Laurin dit que souris se termine par une r; ajoutez y donc cette gentille s.

PROBLEME.—D. De combien de fois le chapeau de Mr. Dorion est-il plus res- pectable que le visage de Mr. Besserer? R.—Un coup de bâton sur le dit chapeau étant évalué par la cour à 40 chelins; et 4 crachats sur la dite figure, à un chelin, le crachat équivalant à 10 coups de bâton, le dit chapeau est donc 160 fois plus respectable que le susdit visage puisque $4 \times 10 = 40$ et que $4 \times 10 = 160$, Ehn, Mr. Laurin, je n'y connais-t-il en fait d'arismetique?

Connaissances typographiques de Mr. Chasseur, foreman de l'imprimerie du *Libé- ral*.
On sait qu'il est une espèce de caractères d'imprimerie qu'on appelle bourgeois et une au- tre qu'on nomme long premier. Un ouvrier demandant il y a quelques jours à Mr. Chasseur:—Vais-je composer ceci en bourgeois ou en long premier?—Oh vous pouvez imprimer ça en imprimeur si vous voulez; cependant, il vaut- rait mieux l'imprimer en M'sieur (bourgeois).

AUX CORRESPONDANTS.
. Vous devriez bien nous donner la suite de votre Opini en publique Mr. le Flâneur.
— Tout beau, Mademoiselle! il fait réelle- ment un fort joli temps pour aller faire le pied de de grès toute une soirée et pour de la politique encore! mais permettez-moi de vous dire, Ma- demoiselle que vous n'y pensez pas; j'aime bien à flâner il est vrai; j'aime beaucoup à en- tendre vanter et défendre, ma petite feuille par une jolie bouche, par une voix douce j'en con- viens, mais aller se planter dans la boue, sous une gouttière, exposé à tous les vents! allons allons, c'est égal, puisque cela vous plait j'y retournerai quitte à attrapper un rhume une fièvre catarrhe, un typhus, à me faire acas- siner et à me faire soigner par la docteur Rousseau, j'irai et si j'en suis la victime vous aurez cela sur votre conscience, Mademoiselle la Curieuse.

Lorsque j'ai publié le 1er NUMÉRO du Fantasque j'étais loin d'augurer un succès sensible à celui dont le public voulut bien le favoriser depuis, en sorte qu'il n'en fut tiré qu'un nombre d'exemplaires bien inférieur à celui publié actuellement. Une foule de personnes désirant compléter leur liasse m'ont demandé de le réimprimer; j'annonce donc que "toujours avide de satisfaire au désir de mes amis" je publierai une seconde édition du 1er numéro du Fantasque aussitôt bien entendu qu'une somme suffisante pour me rémunérer aura été soustraite et payée. Une liste de souscription est placée chez Mr. R. Deverry rue Couillard où l'on peut déposer toute somme, de 4 sous à 100 louis inclusivement.

ERRATA.—Dans la partie anglaise de mon dernier numéro, une erreur impardonnable, cependant bien pardonnable s'est glissée à l'annonce des courses en parlant de celle des ânes. Il y est dit :—*Dr Rousseau being the only good specimen etc. il faut dire:—Dr Rousseau's being etc.* Personne ne s'y sera mépris car on sait bien que le Dr Rousseau n'est pas un âne et que s'il en était un, il ne serait pas le seul. Mon Dieu il ne s'agit que de s'entendre sur les mots et l'on s'attendra sur les choses.

TRIBUNE PUBLIQUE

MR. L'ÉDITEUR,

Je suis commis marchand, mon style n'est pas celui d'un avocat chicanier, ni d'un littérateur qui a étudié la Rhétorique etc. etc., mais j'ai des griefs et je désire par votre feuille estimable, les mettre au jour car cela importe plus qu'on ne le croit au monde entier. Je vais donc exposer ces griefs naïvement et sans fard, plus veridiquement que ne font nos maîtres porteurs de petite cloffe. Il faut donc vous dire :

Que nous sommes, nous sommes écrasés sous le despotisme le plus effroyable. Nos maîtres, tyrans les plus infames, non contents de faire retomber sur nous la cause qu'il n'y a ni chalanis ni argent, poussent l'infamie, jusqu'à faire de nous les plus vils esclaves. matin, midi, soir, nuit, nous avons oublié ces différentes périodes de temps, à peine distinguons nous le Dimanche des jours de travail. Du matin au soir, du soir au matin, l'on nous tient comme à la chaîne enfermés dans ces magasins, d'où l'on ne peut sortir sous peine de perdre presque la vie. Fatigués, harassés, abrutis d'un tel traitement, nous voulons secouer le joug, nous aussi nous voulons crier comme le grand Papineau et ses amis : A bas les Tyrans, vive la Liberté !!! et certes, nous avons plus de droit à ce cri, que cet esclave imaginaire; car, soit dit en passant, il reçoit par année mille beaux et bons louis qu'il dépense à se promener librement dans les campagnes où il fait faire du tapage le plus possible, et nous, hélas ! le dérai-je !!! pour de chétifs vingt-cinq louis, nous sommes enfermés nuit et jour dans un magasin rempli de marchandises importées, par conséquent anathématisées par le grand homme. Dans ces cachots nous avons à supporter sans cesse les bayassemens de nos maîtres décent-

vrés, qui crient à gorge déployée qu'il faut abatre l'importation, les douanes, et cependant amoncellent soieries sur soieries, draps sur draps, vils et execrables effets suivant eux.

Il est impossible pour nous de souffrir patiemment, bêtement plutôt, ce despotisme dont les conséquences deviendront des plus sérieuses, si l'on n'étouffe le plus vite possible, ce mal jusqu'à la racine.

A ces causes, je propose à mes collègues :
1o. De prévenir nos maîtres poliment qu'à dater du 1er Décembre au 1er Avril prochains, leurs magasins ne seront ouverts qu'à 8 heures du matin et fermés à 6 du soir.

2o. Que dans le cours de l'hiver, nous nous absenterons pendant 8 jours pour aller rendre nos devoirs à nos parens de la campagne.

3o. Que nous ne rendrons compte nullement de la manière dont nous emploierons notre temps, depuis six heures à neuf du soir, tems où nous rentrerons paisiblement au logis pour y passer la nuit.

4o. Que s'ils ne veulent consentir à ces conditions, alors en avant, amis, la cocarde au côté, nous les y ferons accéder malgré eux, en formant une ligne bien unie et mettant tous de concert ces résolutions à exécution.

Vous voyez Mr. l'Éditeur que ma réclamation n'est que juste et bien fondée, c'est pourquoi en la publiant, vous rendez un service immense à la société et y gagnerez une centaine de souscripteurs, ce qui n'est pas à dédaigner dans un tems où l'argent est si rare. Je suis etc.
Y. G. E. N. COMMIS UN PEU FANTASQUE.

MR. DU FANTASQUE,

Dites-moi donc si c'est vrai que y a un morcean dans l'liberal dargner qui regarde un peu les affaires d'la Religion qu'ont fait du train dernièrement. Ou m'a dit que c'te feuille dit qu'à la porte de l'Eglise dimanche dargner, après l'armon d' Mr le Curé, messieurs Fiset, de Guise et Amiot furent forcés par le monde qui étoit là à se sauver !!! en y'la-ti une colle ? ah ben quand on m'a dit ça j'en sautais d'rage, contre ce l'onteur infame qui n'dit jamais aut'choses qu'des mentries, des choses fausses des mensonges ou des impostures, on droit qu'il a un'commission d' menteur ou un' licence d'imposteur c'est ça qu'c'est mentir hardiment, moi, j'suis icesté là le dargner et je peux faire serment que Mr. de Guise y-étoit pas du tout et j'ai sçu de d'puis qui n'avoit pas ten seulement été à la grand'messe ce-jour-là, et quant à Mr. Fiset et Mr. Amiot après avoir répondu en *mistimus* à un nommé Turcot qui leur bavassoit dans l'visage, ils ont pris chacun, leu bord bien tranquillement sans y avoir été forcé le moindrement,

mais queu besoin y avoit-li d'rester plus longtems ? n'avoit presque pu personne, y faloit ben s'en aller. Mais à propos Mr. le Fantaxe de c'que dit en général Mr. l'onteur on dit qu'c'est pas moi d'Evangile et qu'les jurés du pays en prennent connaissance, tachez donc (p'y faire faire serment de c'qui dit dans son libéral anglais du 25 et pis si il a l'malheur de dire qu'c'est vrai, moi j'le fais empogner et c'procès là pourra s'faire en même tems qu'l'autre ça sauva d'largent à la Province.

Salut Mr. l'Fantaxe, à la P. rue,
IGNACE DE S. ROCH.

JOHN BULL'S CORNER.

MR. EDITOR,

The enclosed lines were picked up under cover in Champlain Street, and are now sent to you in order that the person to whom they belong may take possession of them. They are choice *miroreux* and are signs of how low some men are fallen, when they are driven to the expedient of complimenting and flattering each other. How peculiarly applicable the following lines of Horace to this Editorial Duo :

From grave to jovial you must change with a r't
Now play the critic's, now the poet's part ;
and had their consummate modesty permitted
the publication of these beautifully written verses
in their own journal, we might further have
added in the words of the same author, —

But that with wit they lash'd a vicious age,
They're frankly prais'd in the same equal page

It is said the address presented the other day to a certain liberal editor, that he penned it himself at the request of one or two of the signers, who observed "that he would then be able to write what he wished them to say, and would also be prepared to reply the moment it was presented as if impromptu ! O tempora ! o mores ! which being unacquainted with the classics, I translate : Oh my country ! my country ! X.

ACROSTIC.

CHARLAND, your name, a patriot's fame
Has gain'd, with a l's due and merits ;
And now let's sing of a perjurd thing
Remembering what that vice inherits,
Let's also trust that your names must
Entwined descend to all posterity,
Since deeds akin of crime and sin
Have join'd you in unfeign'd sincerity,
Unknown you'd died both side by side
Nor were your deeds or wrpt. or sung
Till one p'or lyre you did inspire
Ev'n as upon the tree you swung ;
R — S — M — by friendship strung
The chords that then
Your death song sung.

St. Anne Street, R. S. M. B.

ACROSTIC.

R — S — M — behold your craven name
Shining in un eclips'd acrostic flame ;
Myriads of miran and worse than gentry tricks
Behold in mensur'd line on you I fix,
On your vile shoulders, had I might have said,
Unless one doubt your title to a head,
Could cowardice like yours receive its due
How would Leblanc de Marconny fix you !
E'en as 'tis said of him that steals one's purse,
'Tis trash he steals, nor is one much the worse
Till one's good name he tries to steal ; — and
Each act of libel turns on him again. (then
St. Paul Street, C. H.

MEMBRE POUR LE BLANCOU EN CHEF PAR
JOHN CHAMBER-LENT